

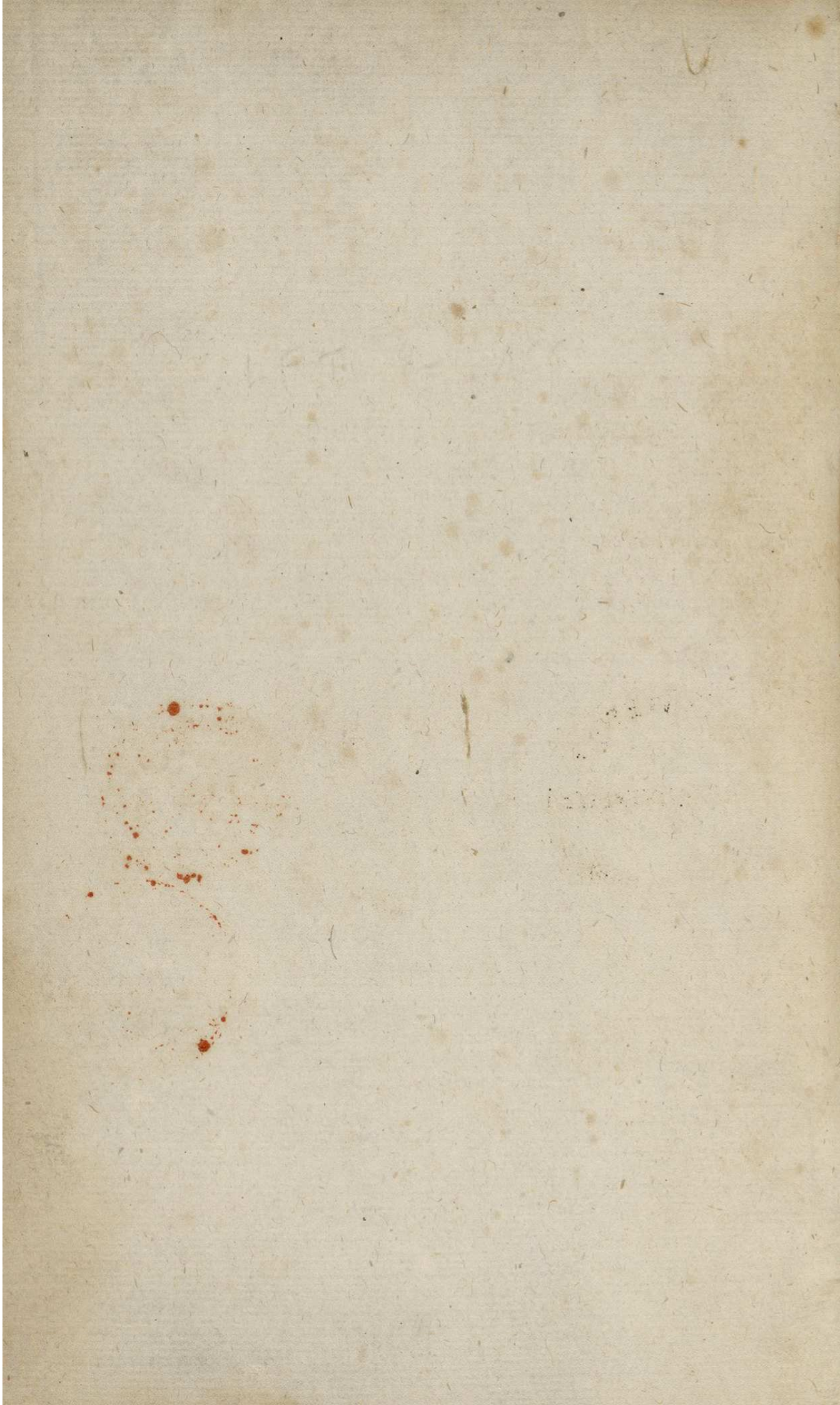


L.L.O. 155 (80)

C.VII.24.

155. 2. 14

LFT 8 = 155



AGNÈS DE CHAILLOT, COMÉDIE.

PAR MONSIEUR DOMINIQUE,
Comedien de S. A. R. Monseigneur
LE DUC D'ORLEANS.

*Représentée par les Comédiens Italiens de Son Altesse Royale,
Monseigneur LE DUC D'ORLEANS.*

Le prix est de vingt-cinq sols.



A PARIS,

Chez FRANÇOIS FLAHAULT, Quay des
Augustins, au coin de la rue Pavée, au Roy
de Portugal.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation, & Permission.



ACTEURS

de la Comedie.

TRIVELIN, ancien Bailly de Chaillot, surnommé le Justicier.

LA BAILLIVE, sa femme.

PIERROT, fils de Trivelin.

AGNE'S, servante du Bailly, & mariée secretement à Pierrot.

CROUTON, Ambassadeur de Gonneffe.

DEUX MITRONS.

ARLEQUIN, Bedeau & parent du Bailly.

LE MAGISTER,

LE MARGUILLER d'honneur,

LE CARILLONNEUR,

Quatre PAYSANS,

Quatre ENFANS.

LA NOURRICE des Enfans.

UN ARCHER.

PAYSANS & PAYSANES.

} Personnages muets.

La Scene est à Chaillot, dans la Maison de Trivelin.



AGNÈS¹
DE CHAILLOT,
COMEDIE.



SCENE PREMIERE.

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNE'S,
QUATRE PAISANS.

LE BAILLY.



On Fils ne me suit point ; sans peine je
l'excuse,

Il vient de remporter le prix de l'arque-
buse :

Il est encor tout plein de cet excès d'honneur,
Mais de Gonnelle enfin, voici l'Ambassadeur.

A ij

A G N E'S
LA B A I L L I V E.

Pour me dire ces mots faut il tant de mystere?
Moi qui fus de Gonneste, autrefois Boulangere,
Je dois bien le connoître, il se nomme Crouton,
Mon fils depuis un an en a fait son Mitron:
Mais, Monsieur le Bailly, toujours avec emphase,
Vous nous faites valoir jusqu'à la moindre phrase.

L E B A I L L Y.

Apprenez qu'un Bailly doit parler gravement,
Mais del'Ambassadeur, oïons le compliment.



S C E N E I I.

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNE'S,
suite du Bailly, CROUTON, *Ambassadeur*
de Gonneste, & sa suite.

CROUTON.

JE sommes députez des Bourgeois de Gonneste,
Qui vous marquent, par Nous, Bailly, leur allegresse,
Ils sont tretous joïeux, que Monsieur votre fils
De l'Arquebuse enfin ait remporté le prix;

Goutez , Bailly , goutez , non pas deux fois , mais
quatre ,

La gloire que ce fils sur vous a scû rabattre :

Ah ! quel plaisir pour vous , de faire tant de bruit !

Et d'être par un fils rengendré , reproduit ,

Que vous êtes heureux ! chez vous rien ne décline ,

Vous vendez votre son , mieux que votre farine ;

Vous mettez tout en branle , & vos vœux sont contens ,

J'en partageons la joie avec vos Habitans ,

Notre Maître sur tout , de si bon cœur s'y livre

Que depuis avant hier il n'a cessé d'être yvre.

LE BAILLY.

Vôtre Maître , Crecuton , m'est uni doublement ,

Sa mere est mon épouse , on ne sçait pas comment ,

Mais n'importe , cela ne fait rien à l'affaire ;

Et le même Contrat qui m'unit à sa mere ,

Veut que mon fils Pierrot soit l'époux de sa Sœur.

LA BAILLIVE.

Sans que vous le disiez on sçait cela par cœur.

LE BAILLY.

Ainsi dans nos Enfans nous nous verrons renaître ,

A dieu ... de mes desseins instruisez votre Maître ,

Dites lui , que Pierrot épousera sa Sœur.

L' Ambassadeur se retire avec toute sa suite.



SCENE III.

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNE'S.

LA BAILLIVE.

Vous renvoïez bien-tôt ce pauvre Ambassadeur ,
Vous deviez bien du moins le prier de la nôce ;
Ou pour s'en retourner lui prêter vôtre rosse.
Mais , sur un autre fait , discourons entre nous :
Vôtre fils , que déjà ma fille aime en époux ,
Ne la regarde pas , elle est inconsolable.

LE BAILLY.

Que m'apprenez-vous là , ce seroit bien le diable ,
Pour Constance , Pierrot seroit indiférent ?
Il le faut excuser , les honneurs qu'on lui rend
Lui montent à la tête , il en est dans l'yvresse ,
Car souvent les honneurs enyvrent la jeunesse.

LA BAILLIVE.

Il faut à son devoir ranger cet étourdi ,
Il a du cœur , il est entreprenant , hardi ,

Ne manque pas d'esprit, sa figure est gentille,
 Il excelle au Billard, & sçait bien le Quadrille;
 Dans tout notre Village, il n'a point son égal:
 Mais convenez aussi qu'il est un peu brutal.

LE BAILLY.

Allez, ne craignez rien, je sçaurai le réduire,
 Reposez-vous sur moi, ce mot doit vous suffire;
 Je vais trouver Constance, & dans le même tems,
 A mon coquin de fils parler des grosses dents.



SCENE IV.

LA BAILLIVE A AGNE'S *qui travaille
 en tapisserie.*

A Gnés, pour m'écouter, laissez-là votre ouvrage.
 Eh bien que dites-vous de tout ce tripotage?

AGNE'S *d'un air simple.*

Moi, Madame;

LA BAILLIVE.

Pierrot pourroit vous en conter,
 Souvent dans votre Chambre, il va vous visiter.

A iij

Etes-vous sa maîtresse , ou bien sa confidente ?

A G N E' S.

Hélas , je suis , Madame , une pauvre innocente ,
Qui ne sçait pas encore à quoi sert un Amant.

LA BAILLIVE.

Vous parlez en niaise , & pensez autrement.

A G N E' S *soupirant.*

Qui , moi ? je ne sçais pas ce que vous voulez dire.

LA BAILLIVE.

Vous soupirez je crois ?

A G N E' S.

Non , c'est que je respire.

LA BAILLIVE.

Vous appelez cela respirer ? jour de Dieu ,
Si quelqu'un à ma fille arrachoit un cheveu ,
C'est comme s'il osoit me l'ôter à moi-même ,
Ma fille est mon bijou , je la chéris , je l'aime ,
Est-il rien de si beau que cette fille-là ?
Si-tôt qu'elle paroît , chacun dit ... la voilà.
Qu'elle vienne à fous - rire , ou tourner la pru-
nelle ,
On entend soupirer tout le monde au tour d'elle ;

Et cependant je vois qu'on la méprise ici,
 Mort de ma vie, il faut éclaircir tout ceci,
 Chargez-vous de ce soin, entendez-vous, ma mie ?
 Sçachez par qui ma fille est aujourd'hui trahie,
 Apprenez-moi sur qui doivent tomber mes coups,
 Découvrez sa rivale, ou je m'en prens à vous.

Elle s'en va.



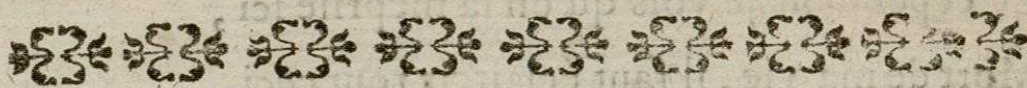
SCENE V.

AGNES seule.

A H ciel ! qu'ai-je entendu ? quelle affreuse tem-
 pête,

Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma tête ?
 Heureuse en ce péril qui me glace d'effroi,
 Si je n'avois encor à craindre que pour moi.





S C E N E V I.

PIERROT, A G N E ' S.

A G N E ' S.

Venez mon cher Pierrot.

P I E R R O T.

Je vous vois toute émue ,

Qu'avez-vous belle Agnès ?

A G N E ' S.

Vôtre Agnès est perdue ,

On vous fait épouser Constance dès ce jour.

P I E R R O T.

Et que deviendra donc chere Agnès notre amour ?

A G N E ' S.

O trop funeste amour ! avant que de m'y rendre ,

Vous sçavez quels efforts je fis pour m'en défendre.

Un jour dans ma Cuisine entré secretement ,

Vous vintes me conter vôtre amoureux tourment :

Je vous priai cent fois de me laisser tranquile ,

Vous n'écoutâtes point ma priere inutile ;

Et me serrant les mains , embrassant mes genoux ,
Vous fîtes éclater les transports les plus doux.
Mais piqué des rigueurs de ma vertu mutine ,
Vous prîtes aussi tôt le Coûteau de Cuisine ;
Je craignis pour vos jours , j'arrêtai votre main ,
Et je vous empêchai de vous percer le sein.
Vous jettâtes le trouble , & l'effroi dans mon ame ;
Dès ce même moment je devins votre femme ,
Mais hélas , tout conspire aujourd'hui contre nous !
On veut , mon cher Pierrot , briser des nœuds si doux.
Vôtre marâtre enfin que la rage transporte ,
Me soupçonne déjà . . .

PIERROT.

Que le diable l'emporte ;
Mais n'apprehendez rien , je sçaurai vous venger ,
Si quelqu'un dans ces lieux ose vous outrager :
Calmez-vous belle Agnés , bannissez vos allarmes ,
Vos yeux ne sont point faits pour répandre des larmes ,
Ils doivent s'occuper à des emplois plus doux.
Vous fîtes tout pour moi , je ferai tout pour vous.

Point de révolte au moins ; mon fils, qu'il vous sou-
vienne ,

Que lorsque je reçûs votre main , vous la mienne ,
Avant que nous coucher , vous me promîtes
bien ,

Que jamais contre un pere . . .

P I E R R O T.

Ah ! je ne promis rien ,
Que diable dans la tête , allez-vous donc vous mettre ?
Ne pouvant rien prévoir , que pouvois-je promettre ?
Sçavois je que mon pere , à soixante & quinze ans ,
Reprendroit une femme avec de grands Enfans ?
Et que de cette femme on m'offriroit la fille ,
Pour ne faire par là qu'une seule famille ?
Mais pour ne rien risquer dans des périls si grands ,
Fuyez , fuyez , Agnès , avec nos chers Enfans ;
Ces gages précieux de notre amour parfaite.

A G N E'S.

Non , non , je ne dois point songer à la retraite ,
Nous découvririons tout , laissez-moi dans ces lieux ;
Mais ne nous voïons plus.

PIERROT.

Chere Agnès , je le veux ,
Il faut vous obéir , mon pere va m'entendre ,
Cachez bien l'interêt que vous y pouvez prendre ,
Pour quelque temps encor dissimulons nos feux ;
Et faisons sur nos cœurs cet effort genereux ;
Mais du moins baise-moi , la chose m'est permise ,
C'est une liberté que l'himen autorise.

A G N È S.

Que me demandez-vous ?

PIERROT.

Rien qu'un petit baiser ,
Cette faveur , Agnès , ne peut se refuser ,
C'est tout ce qu'à present mon amour se propose ;
Je me garderai bien d'exiger autre chose.

A G N È S.

Hé bien soit . . . mais j'ai peine à sortir de ce lieu ,
Nous nous disons peut-être un éternel à dieu.

Elle s'en va.





S C E N E V I I.

PIERROT *seul.*

J'Attens ici mon pere , il croira me confondre ,
 Mais à bon chat , bon rat , je sçaurai lui répondre :
 Il vient. Constance ici devoit suivre ses pas ,
 Mais elle fera mieux de n'y paroître pas ;
 La belle vainement chercheroit à me plaire ,
 Sa présence en ces lieux n'est pas fort nécessaire.



S C E N E V I I I.

LE BAILLY, PIERROT.

LE BAILLY.

JE vous cherchois , mon fils , & je vous trouve ici.

PIERROT *d'un air fier.*

A la bonne heure.

LE BAILLY.

Enfin , mon cher fils , Dieu merci ,

Vous avez comme il faut imité mon adresse ,
Aux jeux où l'on m'a vû briller dans ma jeunesse :
Il s'agit de sçavoir , si dans d'autres exploits ,
Où l'on sçait que j'étois un Compere autrefois ,
Vous pourrez dignement égaler votre pere :
Je veux vous marier à Constance , & j'espere...
Vous secoüez la tête , expliquez-vous.

PIERROT.

Hélas !

Sans que je dise rien , ne m'entendez-vous pas ?

LE BAILLY.

Ah ! j'entens , vôtre cœur ne ressent rien pour elle ?
Elle n'est pas peut-être à vos yeux assez belle .
Est-ce au fils d'un Bailly de regarder aux traits ?
Il ne doit consulter que ses seuls intérêts ,
Constance , en l'épousant , va vous mettre à vôtre
aise ,
Enfin, que sa beauté vous plaise, ou vous déplaise.
Vous serez son époux, j'ai résolu cela ,
J'ai donné ma parole.

PIERROT.

Hé bien , retirez la ,

Quoi ! le fils d'un Bailly n'aura pas l'avantage,
Qu'on ne refuse pas au dernier du Village ?
On veut jusqu'à ce point contraindre mon ardeur,
Et je ne pourrai pas disposer de mon cœur ?

LE BAILLY.

Nous avons un dédit d'une assez grosse somme,
Et si de le paier il faut que l'on me somme...

PIERROT.

Faut-il à vos genoux me jeter ? m'y voila.

LE BAILLY.

Tarare... il s'agit bien maintenant de cela ;
Il s'agit de paier, ou tenir ma promesse,
Je ne veux pas sur moi , m'attirer tout Gonnesse.

PIERROT.

Nos Manans , s'il le faut , vous prêteront la main :
Le Bailly d'un Village en est le Souverain :
Des Mitrons peuvent-ils vous causer tant d'allarmes ?
Dites un mot , je suis prêt à prendre les armes.
Le plus affreux danger ne peut m'intimider ,
Dans un péril pressant , il faut tout hasarder ,
Rien ne me fait trembler , j'ai du cœur , de l'adresse ,
J'ose dès à present défier tout Gonnesse.

En

En vain ses Habitans s'armeroient contre vous,
C'est assez de moi seul pour les abattre tous.

LE BAILLY.

A cet emportement je ferai la Réponse,
Que fit en pareil cas à son fils Dom Alphonse,
Vos fureurs ne sont pas une regle pour moi,
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.

PIERROT.

A quoi bon me citer ce beau vers de Corneille,
Dont vous avez cent fois étourdi mon oreille.

LE BAILLY.

Je crois que ce coquin se mocque encor de moi !
Oh ! vous m'obéirez, ou vous direz pourquoi.

PIERROT.

Non, je ne ferai point ce qu'on veut que je fasse.

LE BAILLY.

Vous le ferez, ou bien du logis je vous chasse,
En un mot, je le veux.

PIERROT.

Et moi ce que je suis
Ne me permet aussi qu'un mot, . . . je ne le puis.

B



SCENE IX.

LA BAILLIVE, LE BAILLY, PIERROT,
AGNE'S.

LA BAILLIVE.

MOn mari, pour le coup, j'ai découvert l'affaire,
Ne vous étonnez plus qu'à vos desirs contraire,
Pour ma fille, Pierrot ne montre que mépris,
Voilà l'indigne objet dont son cœur est épris.

En montrant Agnès.

LE BAILLY.

Ma servante !

AGNE'S.

Ah ! bon Dieu , moi ! l'innocence
même !

PIERROT.

Ne défavoüez point , Agnès , que je vous aime :
A quoi bon ces détours ? il n'en faut plus chercher ,
Mon amour est trop grand pour le pouvoir cacher.

LE BAILLY à *Agnès*.

Cela seroit-il vrai petite mijaurée ,
Qui faites devant nous la sotte & la sucrée ?

PIERROT.

Ah ! faites sur moi seul , tomber votre couroux ,
Agnès n'est point coupable , & jamais ...

LE BAILLY.

Taisez-vous.

Ma femme , entre vos mains je remets la coquine ,
Allez la renfermer , à clef , dans la Cuisine ,

PIERROT.

Ah ! quel ordre barbare ! Agnès , ma chere Agnès,
Quoi ! je ne verrois plus de si charmans attrairs !
Je ne souffrirai point qu'elle me soit ravie ,
Et je souffrirois moins si l'on m'ôtoit la vie.

LE BAILLY.

Vous ne la verrez plus.

PIERROT.

Ah ! mon pere , arrêtez.

En quelles mains , hélas ! la laissez-vous ?

LE BAILLY.

Sortez.

B ij

Quelqu'un va le païer , ou je me donne au diable ,
Je sors ; mais je crains bien de revenir coupable.

LE BAILLY *à sa femme.*

Avertissez nos gens de l'observer de près ,
Tandis que je m'en vais entretenir Agnès.



SCENE X.

LE BAILLY, AGNE'S.

LE BAILLY.

O H ça , ma chere Agnès , parlons sans nous con-
traindre ,

Quelque sujet que j'aie aujourd'hui de me plaindre ,
Je vous aime , & je veux vous prendre par douceur.

Mon fils nourrit pour vous une coupable ardeur ,
Tâchez de l'en guérir. Vous sçavez que Constance ,
Doit faire , avec Pierrot , une étroite alliance ,

Avec un bon garçon , je veux vous marier ,

Feu votre aïeul étoit mon pere nourricier ;

Le bonhomme avec soin éleva ma jeunesse ,
 Et m'apprit dans son temps mille tours de souplesse :
 Il étoit l'Ecrivain du Procureur Fiscal ,
 Et dans tous les Procès son faux témoin banal ,
 Aussi-bien que son Maître , il sçavoit la Pratique ,
 De la chicanne enfin , il m'apprit la rubrique :
 Et comment , sans aller voler sur le chemin ,
 On pouvoit s'emparer du bien de son voisin.
 Mais il m'apprit encor ce vieillard respectable
 Qu'un pere pour son fils doit être inexorable ,
 Qu'il doit le châtier , & ne ménager rien ,
 Sur-tout, quand il épouse une fille sans bien.
 Et que l'on ne peut trop punir une servante ,
 Quand elle est assez vaine , assez impertinente ,
 Pour oser s'amuser au fils de la maison.
 De votre sage Aïeul , telle fut la leçon ;
 Chere Agnès , & pour prix de ma reconnoissance ,
 Vos Services auront bien tôt leur récompense.
 Arlequin, le Bedeau, peut vous donner un rang ,
 Vous sçavez qu'il vous aime, & qu'il est de mon sang ;
 A l'épouser demain , chere Agnès , soïez prête ,
 Je m'oblige à vous faire un trousseau fort honnête.

A G N E' S.

A G N E' S.

Pourrois-je me résoudre à lui donner ma foi ,
Quand je ne l'aime point ?

L E B A I L L Y.

Agnés , écoutez-moi.

Avec ce mien parent , si l'himen vous engage ,
Moi-même je ferai les frais du mariage.
Choisissez , d'un quartier de Vignes ou de Pré ,
Foi de Bailly d'honneur , je vous le donnerai.
Votre Aïeul m'est si cher , j'honore tant sa cendre
Qu'il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre ,
Pour faire voir à tous que le dernier Vassal ,
Qui forme les Baillis est presque leur égal.

A G N E' S.

Le Bedeau , je l'avouë , est homme de mérite ,
Mais de cette faveur de bon cœur je vous quitte ,
C'est répondre fort mal à mes intentions ,
Que de païer ainsi vos obligations.
En faveur d'un aïeul votre reconnoissance
Eclatte vainement , & je vous en dispense ;
Car si c'est à ce prix que vous vous aquittez ,
Je me passerai bien de toutes vos bontez.

LE BAILLY.

Qu'entens-je ! à ce discours , je ne puis rien com-
prendre ,

A la main de mon fils , oseriez-vous prétendre ?

Ah ! si je le sçavois , je vous ferois bien voir ,

Que ce n'est point envain qu'on brave mon pouvoir.

Mais quoi , vous rougissez , & vous baissez la vûë ...

Agnés , c'est pour le coup que vous seriez perduë ;

Et je me servirois de mon autorité ,

Pour vous mettre bientôt en lieu de sûreté.



SCENE XI.

LA BAILLIVE, LE BAILLY, AGNES.

LA BAILLIVE.

AH ! véritablement mon mari , voici bien du tapage ,

Votre fils animé de fureur & de rage ,

Malgré votre défense à forcé la maison ;

Nos gens qu'il a chargés de cent coups de bâton ,

N'ont pû lui résister , il a sçû les abattre ,

Et pour ravoir Agnès , il fait le Diable à quatre.

B iij

A G N E'S
LE BAILLY.

Malheur que je n'ai pû prévoir , ni prévenir !
Mais tout coup vaille ; allons . . . me perdre . . . ou le
punir.



S C E N E X I I.

LA BAILLIVE, A G N E'S.

LA BAILLIVE.

Vous vous faites aimer d'une étrange maniere ,
Et voila bien du train pour une Cuisiniere.
Le beau charivari que vous causez chez nous !
Vous avez tant d'attraits , que pour l'amour de vous ,
Votre galant ici fait naître le désordre ,
Et nous donne aujourd'hui bien du fil à retordre.

A G N E'S.

N'insultez pas du moins , Madame , à ma dou-
leur ,
Et lorsque de Pierrot , je prévois le malheur ,
Bien loin d'être insensible au chagrin qui m'accable ,
Laissez-moi le plaisir de le pleurer coupable.

LA BAILLIVE.

Vous avez animé ce petit libertin ,
Agnés , votre malheur n'en est que plus certain ,
Puisque vous révoltez le fils contre le pere ,
Redoutez les effets de ma juste colere.

A G N É S.

Madame , puis-je craindre un impuissant couroux ,
Quand je suis aujourd'hui plus à plaindre que vous.
Dans ce qu'a fait Pierrot , que trouvez-vous d'étran-
ge ?

LA BAILLIVE.

Je crève de dépit , & la main me demange . . .
Mais son Galant paroît ; qui le conduit ici ?
Quoiqu'il en soit , sçachons ce que fait le Bailly.





SCENE XIII.

PIERROT *l'épée à la main,*

A G N E'S.

PIERROT.

GRaces au ciel, escorté d'une troupe mutine,
 Je puis vous dérober au sort qu'on vous destine.
 De ces funestes lieux, ma chere, éloignons-nous.
 Venez Agnès, venez, & suivez votre époux.

A G N E'S.

Qu'avez-vous fait, cruel, quel horrible tapage,
 Ah! que je me repens de notre mariage.
 Voila donc tout le fruit d'un funeste lien?
 Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien?
 Contre nous vous avez ranimé votre pere,
 Nous serons les objets de sa juste colere;
 Qu'allons-nous devenir, hélas! ce sont vos rats
 Qui me jettent, cruel, dans tout cet embarras.

PIERROT.

Mocquons-nous de cela, prenons tous deux la fuite,
 Nous pourrons de mon pere, éviter la poursuite,

Hâtez-vous ; suivez-moi ?

AGNE'S.

Non , ne l'esperez pas
Pierrot , je crains le crime , & non pas le trépas ,
Cette indigne action irrite ma colere ,
Allez , dès ce moment appaiser votre pere ,
Demandez lui pardon , ce crime est odieux ,
Meritez votre grace , ou mourrez à ses yeux ;
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable ,
A vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable.

PIERROT.

Les plaisans sentimens , vous avez l'air naïf ,
Ainsi je vous plairois beaucoup plus mort , que vif ,
Je vous suis obligé de votre courtoisie ,
Mais mon pere paroît , vous le voïez , ma mie ,
Si nous étions sortis , il arrivoit trop tard.





SCENE XIV.

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNE'S,
PIERROT.

LE BAILLY *sans voir Pierrot.*

Où pourrais-je trouver mon fripon, mon pendard !

Si je l'attrape, il va païer pour tous les autres ;

Ah ! ah ! le beau garçon, vous faites donc des vôtres ?

Coquin, rends ton épée, ou m'en perce le sein ;

Viens, avance, . . .

PIERROT *jettant son épée.*

Ce mot l'arrache de ma main,

Il me feroit beau voir vous pousser une botte,

Je voulois enlever mon Agnès, mais la sotte,

N'a pas voulu me suivre, ainsi vous voiez bien,

Que dans ce que j'ai fait elle ne trempe en rien,

C'est sur moi seul que doit tomber votre colere,

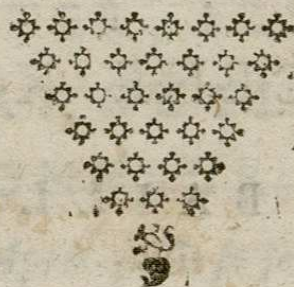
Agnès n'est point coupable, & je le réitere . . .

LE BAILLY.

Cesse de t'occuper de ces frivoles soins ,
Tu la servirois mieux , en la défendant moins :
Je sçais ce que j'en crois.

PIERROT.

S'il faut qu'on la punisse ,
Ne perdez point de temps , hâtez donc mon supplice ;
Si non , vous me verrez encor plus furieux ,
Dès demain assommer , briser tout en ces lieux.
Par des torrens de sang , s'il falloit les répandre ,
J'irois venger Agnès , n'ayant pû la défendre ,
Et je n'excepterois dans un tel desespoir ,
Que vous seul & Constance ; à dieu , jusqu'au re-
voir.





SCENE X V.

LE BAILLY, LA BAILLIVE, AGNE'S,

Suite.

LE BAILLY.

Voiez vous ce coquin , comme encor il me
brave ?

Qu'on aille l'enfermer dans le fond de ma cave :
Prévenons la fureur d'un tel emportement.

A la Baillive.

Et vous , gardez toujours Agnès soigneusement.



SCENE XVI.

LE BAILLY *seul.*

Quelques réflexions sont ici nécessaires ,
Pour balancer les droits des Baillis & des Peres.
Eh bien , Bailly , tu dois punir un criminel !
Quoi , Pere , pourras-tu te montrer si cruel ?

Bailly , point de quartier , exerce la Justice ,
Pere , ne permets pas que ton cher fils péricasse.
Non , je le punirai , c'est l'Arrêt du Bailli ...
Oh ! non pas , s'il vous plaît , vous en aurez menti.
Punissons... pardonnons .. soions dur... soions tendre.
Hélas ! dans cet état , quel conseil dois-je prendre !
Faites entrer les Grands ; le Marguillier d'honneur ,
Le Bedeau mon parent , & le Carillonneur ,
Avec le Magister ; dans une telle affaire ,
L'avis de ces Messieurs me sera nécessaire.



SCENE XVII.

LE MAGISTER , ARLEQUIN *Bedeau* ,
LE MARGUILLER , LE
CARILLONNEUR , LE BAILLY.

Après qu'ils se sont assis.

LE BAILLY.

JE vois à ce soupir , à ces pleurs , ce sanglot ,
Que vous êtes instruits des frasques de Pierrot ,

Que les enfans gâtez causent de maux aux Peres !
 Vous êtes mes Parens , mes Amis , mes Comperes.
 De grace , honorez-moi , de vos sages avis ,
 Il s'agit de punir ou d'absoudre mon fils.
 Chaque jour à mes yeux son insolence augmente ,
 Et non content d'avoir débauché ma Servante
 Il a presque assommé mon Clerc , mon Jardinier.
 A qui donc désormais pourrais-je me fier ?
 Un fils pour qui j'ai fait éclater ma tendresse ,
 Ose pousser si loin sa fureur vengeresse !
 J'en dois faire un exemple , il m'a désobéi ,
 Je le ferai partir pour le Micissipi ;
 Et me laissant guider par ma juste colere ,
 Je mettrai ma Servante à la Salpêtriere.
 Vous , Arlequin , parlez.

ARLEQUIN.

On ne sçauroit nier
 Que toujours le Bedeau doit marcher le premier ;
 Mais j'attendois , Bailly , pour rompre le silence ,
 Que votre autorité m'en donnât la licence ,
 Je vais donc vous parler sans feinte & sans détour ;
 Vous sçavez , pour Agnès , jusqu'où va mon amour ,
 Et

Et puisqu'il faut ici que tout mon cœur s'épanche ,
Je comptois sûrement la tenir dans ma manche ;
Mais j'ai fort mal compté. Pour mes feux quel échec !
Votre fils m'a passé la plume par le bec ,
Et quoiqu'il soit l'auteur de mon sort déplorable ,
Je ne puis le haïr , car je suis un bon diable.
Vous vous plaignez qu'il a forcé votre maison ;
S'il vous avoit donné quelques coups de bâton ,
Il auroit plus de tort ; excusez la jeunesse ,
Il ne venoit ici , qu'enlever sa maîtresse :
Et quoique l'action vous semble un attentat ,
Je n'y vois pas de quoi faire fesser un chat.
Rendez-lui son Agnès , s'il le faut qu'il l'épouse ;
Ce mot fort à regret d'une bouche jalouse ,
Mais, puisque vous voulez enfin le châtier,
Le meilleur châtiment est de le marier ;
Il en enragera, dans quatre jours peut-être ,
Sa femme rabbattra ses airs de petit maître ,
Pour ranger la jeunesse , il n'est que ce moïen ,
Mon avis est fort bon , le vôtre ne vaut rien.
Nous avons de l'esprit , & rien ne s'y dérobe ,
Nous ne sommes pas fots , nous autres gens de robbe,

LE BAILLY.

Magister, c'est à vous de dire votre avis.

LE MAGISTER.

Il le faut avouer, j'estime votre fils,
Son amitié pour moi ne s'est point rallentie,
Et je ne puis nier que je lui dois la vie.
Un jour, que j'étois yvre, il m'en souvient toujours,
Ce genereux garçon me prêta son secours.
Accablé de sommeil, étendu dans la place,
Moi-même j'eusse été l'auteur de ma disgrâce;
Une charrette alloit me passer sur le corps,
Quand pour me relever il fit plusieurs efforts,
Me chargea sur son dos, fier de son entreprise,
Comme Enée autrefois, porta son pere Anchise.
Pourtant, quoique sensible aux bontez de ce fils,
Si j'osois m'expliquer . . .

LE BAILLY.

Achevez.

LE MAGISTER.

J'obéis.

Si vous ne punissez une telle insolence,
Jamais vous ne ferez chez vous en assurance :

Puisque vous êtes Juge , il faut le condamner ,
Et vous ferez fort bien de le moriginer.
Son sort me fait pitié , j'en pleure , j'en soupire ;
Mais aux ordres d'un pere , un enfant doit souscrire.
C'est un petit mutin ; quoi qu'il m'ait bien servi ,
Je conclus avec vous , pour le Micissipi.

LE BAILLY *aux autres Conseillers.*

Vous ne me dites rien , , vous gardez le silence ,
Messieurs , ah ! je sçais trop ce qu'il faut que j'en
pense :

Qui ne dit mot consent. Je condamne mon fils ,
Je ne demande point là-dessus vos avis ,
La chose est inutile , & n'en vaut pas la peine ,
Car vous n'êtes ici que pour orner la Scene.





SCENE XVIII.

LE BAILLY *seul.*

MOn fils va donc partir pour le Micissipi;
Mais que deviendras-tu quand il sera parti?
Bailly trop malheureux ? te voila sans lignée !
Tu n'en peux esperer d'un second himenée ?
Ta race va finir , quel malheur pour l'Etat !
Dois-je immoler un fils aux clauses d'un contrat ?
Chacun avec raison dira que je radotte ,
Et l'on m'enrollera bien-tôt dans la calotte.





SCENE XIX.

UN PAISAN, LE BAILLY.

LE BAILLY *au Paisan.*

Que me veut-on ?

LE PAYSAN.

Agnés demande à vous parler :

Elle a quelques secrets , dit-elle , à révéler.

LE BAILLY.

Qu'elle entre.



SCENE XX.

AGNE'S, LE BAILLY, UN ARCHER,

LE BAILLY.

Approchez-vous , venez la belle fille ,
Qui mettez le désordre en toute ma famille.

A G N E ' S.

Votre couroux est juste , & loin de vous blâmer ,
Je sçais que contre moi tout doit vous animer ;

Je ne résiste point au coup qui me menace ,
Mais daignez m'accorder une dernière grace.
A mes vœux empressez ne la refusez pas :
Ordonnez à l'Archer qui suit ici mes pas ,
Qu'il fasse exactement ce que j'ai scû lui dire ,
C'est la seule faveur à laquelle j'aspire ,
Dans l'état où je suis j'ose la demander.

LE BAILLY.

Faites ce qu'elle veut .

A G N E'S à l'Archer.

Revenez sans tarder.

Enfin je vais parler , rien ne doit me contraindre ,
De toutes vos fureurs je n'ai plus rien à craindre ;
Bailly , que la pitié ne vous retienne plus ,
Tous mes crimes encor ne vous sont pas connus.
Armez contre mes jours votre pouvoir suprême ,
Pour votre aimable fils , ma tendresse est extrême ;
Et loin de redouter votre juste courroux ,
Je vous dirai bien plus , Pierrot est mon époux.

LE BAILLY.

Votre époux ! Ciel , qu'entens-je ! ah ! friponne ,

ah ! coquine !

Avez-vous oublié votre basse origine ?

Mais pourquoi m'avoüer si tard un tel secret ,

Dès le commencement , vous deviez l'avoir fait.

Vous dire de mon fils épouse , & non maîtresse ,

Mais vous avez voulu faire durer la Piece ;

Pour étaler ici tous ces beaux sentimens ,

Que j'ai lûs & relûs cent fois dans les Romans.

Mon fils en pâtira...

A G N E'S.

Suivez-donc vos maximes ,

On vous ameine encor de nouvelles victimes ,

Voici du fruit nouveau qui vous est présenté ;

Voïons , si d'un Bailly toute la dureté ,

Pourra...

LE BAILLY.

Dans ce moment , ma fureur redoublée ...

Mais que vois-je ?





SCENE XXI.

Quatre ENFANS amenez par une Nourrice ,
 AGNE'S, LE BAILLY, UN ARCHER.

AGNE'S.

Venez , famille désolée ,
 Venez , pauvres enfans , qu'on veut rendre Orphe-
 lins ;

Venez faire parler vos soupirs enfantins.
 Approchez-vous , mes fils , voilà votre grand pere ,
 Embrassez ses genoux , appeaisez sa colere.

LES ENFANS *à genoux devant le Bailly.*

Mon papa , mon papa , mon papa , mon papa.

LE BAILLY.

Et d'où diable a-t-on fait sortir ces Marmots-là ?
 Ais-je dans ma maison des chambres inconnuës ?
 Oh ! pour le coup il faut qu'ils soient tombez des
 nuës ,

Ont-ils pû parvenir à l'âge où les voilà ,
 Sans qu'aucun du logis ait rien scû de cela ?

A G N E'S.

N'y voïez point mes traits , n'y voïez que les vôtres ,

Ils ignorent leur pere , ainsi que beaucoup d'autres :
Ces gages précieux que j'ose vous offrir ,
Loin de vous irriter devroient vous attendrir.

LE BAILLY.

Pour prouver un himen , petite impertinente ,
Vous montrez des Enfans ? la preuve en est plaisante.

A G N E'S *lui montrant son Contrat de mariage.*

Vous me faites rougir , & c'est trop m'insulter ,
En voïant ce contrat en pourrez-vous douter ?

LE BAILLY *après l'avoir examiné.*

Ah ! je ne dis plus rien , & cet acte authentique
Imposera du moins silence à la critique ,

En regardant les Enfans.

Qu'ils sont jolis ! gentils ! j'en suis tout réjoüi ,
Ils ressemblent au pere , on diroit que c'est lui.

Il les embrasse.

A toute ma tendresse enfin , je m'abandonne ,
à l'Archer.

Faites venir mon fils , allez , je lui pardonne ;

à Agnès.

C'en est fait, je me rends, & Pierrot est à vous,
Aimez plus que jamais, Agnès, ce cher époux;
Ma femme grondera, fera bien la mauvaïse,
Mais je m'en mocque.

A G N E'S.

Hélas ! que vous me comblez d'aïse,
Mais d'où vient tout à coup la douleur que je sens ?
Le cœur me bat, je tremble. Eloignez mes Enfans.

LE BAILLY.

Quels transports imprévûs ! quelle mouche vous
pique ?

Chere Agnès, qu'avez-vous ?

A G N E'S *en criant.*

Seigneur, j'ai la colique.

LE BAILLY.

Ah ! je me doute bien d'où peut venir cela,
Ma carogne de femme a joié ce trait-là ;
Quel tems a-t-elle pris pour un coup de la forte ?
Ma foi si j'en sçai rien, que le diable m'emporte ;
Et de m'en informer je prends peu de souci,
Non plus que de chercher remede à tout ceci.



SCENE XXII.

PIERROT *sans voir Agnès*, LE BAILLY,
AGNÈS *évanouïe*, ARLEQUIN,
LA NOURRICE.

PIERROT.

Souffrez qu'à vos genoux mon pere, je déploie,
Tout ce qu'en ce moment, mon cœur ressent de joie,
Vous me rendez Agnès.

LE BAILLY.

Ah ! mon pauvre garçon,
Je vous la rends ici d'une étrange façon ;
Et nous avons compté tous les deux sans notre hôte ;
Votre Agnès va mourir . . . mais ce n'est pas ma faute.

PIERROT.

Ah ! voilà de ces coups, où l'on ne s'attend pas,
Quoi ! faillloit-il sa mort pour sortir d'embarras ?
Agnès, ma chere Agnès, pour jamais m'est ravie,
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie.

Il veut se frapper.

LE BAILLY *lui retenant la main.*

Ah ! mon fils , arrêtez ...

PIERROT.

Pour quoi me secourir ?
Laissez-vous voir , mon pere , en me laissant mourir...

LE BAILLY.

Quel discours tenez-vous ? eh quoi ! quelle chimere ?

Laisant mourir un fils , se montre-t-on son pere ?
Je veux que vous viviez.

PIERROT.

Et si je ne meurs pas ;
Que deviendra Constance avec tous ses appas ?
Faudra-t-il l'épouser , s'en retournera-t-elle ?
Vous m'irez là-dessus chercher encor querelle.

A G N E'S.

A dieu mon cher époux , c'en est fait , je me meurs ,
Venez à mes genoux étaler vos douleurs.

PIERROT.

Chere Agnès vous mourez : ô rigueur inhumaine !

ARLEQUIN.

Tirons tous nos mouchoirs , voici la belle Scene.

PIERROT *aux genoux d'Agnès.*

Pleurez , pleurez mes yeux , & fondez-vous en eau ,
 Puisque ma chere Agnès va descendre au tombeau ,
 Hélas ! si l'art eut pû rendre Agnès à la vie ,
 Que de gens en auroient ici l'ame ravie ;
 Le Spectateur n'eût pas été si consterné ,
 Et sur la bonne bouche , on s'en fût retourné ,
 Il le faut avoüer , c'étoit un coup de maître ;
 Mais ce qu'on n'a point fait , je le ferai peut-être ,
 Telle que l'on croit morte , ou près du monument ,
 Revient souvent de loin , à la voix d'un Amant .
 Revivez , chere Agnès , c'est moi qui vous en prie , ..
 Tenez , voilà de l'eau de la Reine d'Hongrie .

A G N E' S.

Quelle voix me rapelle , & m'arrache au trépas !

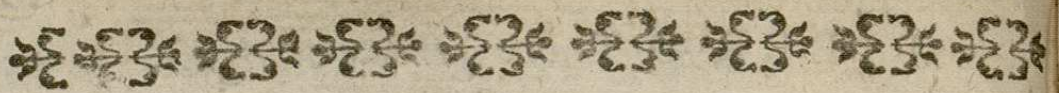
P I E R R O T.

Hé bien , qu'avois-je dit ? Ne la voila-t-il pas ?
 Ah ! que je suis content ! puisqu'Agnès n'est pas
 morte ,
 Chantons , cabriollons , & de la bonne forte .

Les Païsans & Païsannes viennent témoigner leur joie,

& forment un Divertissement.

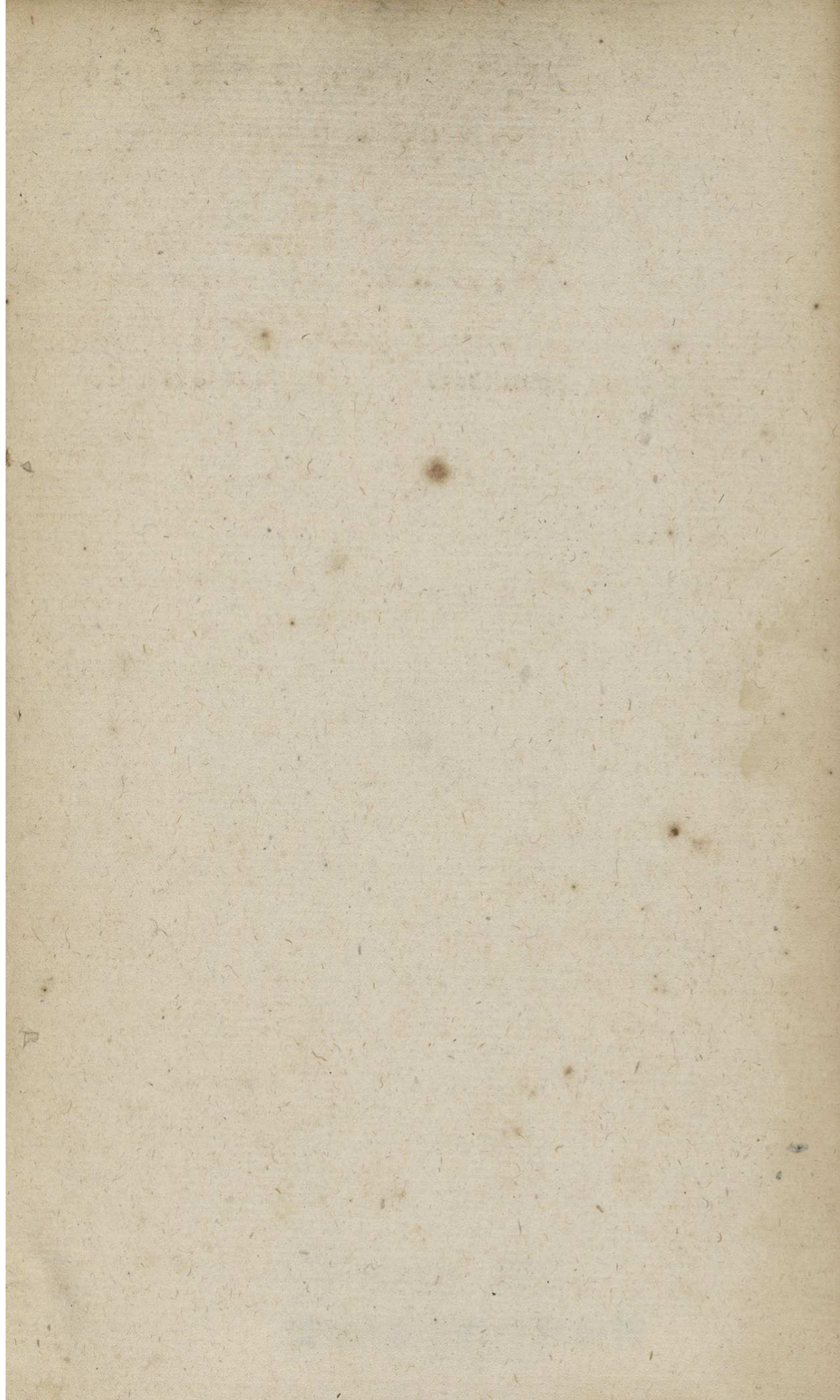
F I N.

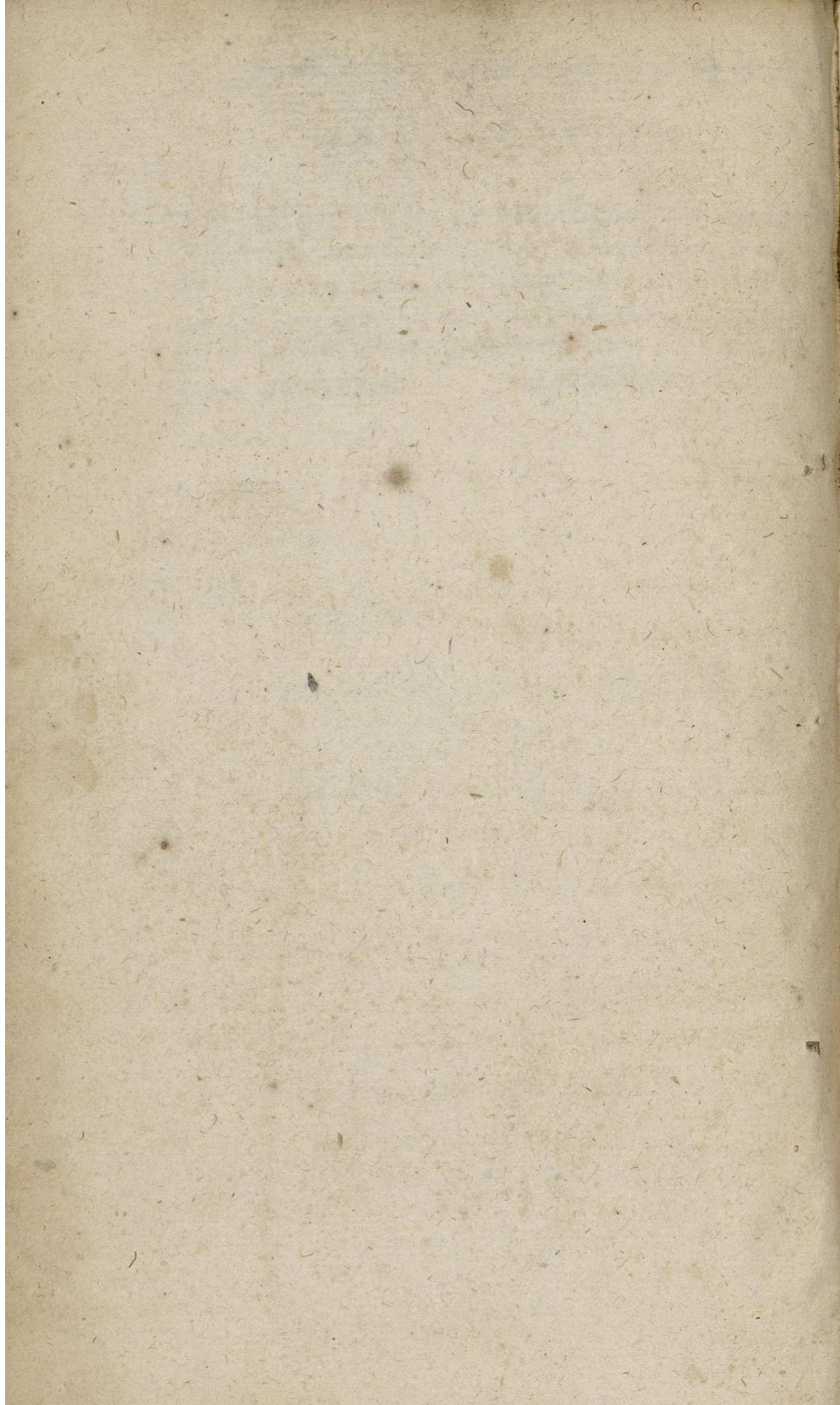


APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux, une Comedie qui a pour titre, A G N E's
DE CHAILLOT; & j'ai jugé comme tout le Public
que les Tragedies les plus interressantes peuvent four-
nir la matiere d'une agreable Parodie. F A I T à Paris
ce 23. Aoust 1723. DANCHET.







LFT 8= 155



1157729348

